

## Claude Gauvard et Pascal Ory: ce que fut et sera Notre-Dame de Paris

PAR ANTOINE PERRAUD  
ARTICLE PUBLIÉ LE SAMEDI 20 AVRIL 2019



Notre-Dame de Paris, après l'incendie, le 16 avril 2019. © Reuters/Christophe Petit-Tesson

La médiéviste Claude Gauvard et le spécialiste d'histoire culturelle du XX<sup>e</sup> siècle Pascal Ory analysent ce mille-feuille qu'est la cathédrale Notre-Dame de Paris depuis 1163 : un monument religieux, national, puis culturel.

Deux professeurs émérites à la Sorbonne (Paris I) ont bien voulu répondre aux questions de Mediapart, histoire de prendre en tenaille la vocation, la réception, le symbole et le destin d'une cathédrale pas tout à fait comme les autres : Notre-Dame de Paris, édifiée à partir du XII<sup>e</sup> siècle, sauvée par Viollet-le-Duc et immortalisée par Hugo au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, partie en fumée pour une grande part au XXI<sup>e</sup> siècle ; un 15 avril 2019 de sinistre mémoire. Après l'émotion, la réflexion...



Notre-Dame de Paris, après l'incendie, le 16 avril 2019. © Reuters/Christophe Petit-Tesson

**Claude Gauvard**, née en 1942, médiéviste dans le sillage de Bernard Guenée et Jacques Le Goff, engagée contre la torture en Algérie au sortir de l'adolescence, devint puissance tutélaire de bien des chercheurs (Nicolas Offenstadt, par exemple) ; après avoir elle-même soutenu une thèse d'État à partir de son exploration passionnante et passionnée des «

lettres de rémission », par lesquelles le roi de France octroyait la grâce et le pardon à la suite d'un délit ou d'un crime. Ses publications vont de la vaste synthèse (*Le Temps des Valois*, ou *Le Temps des Capétiens*, PUF, 2013) à l'éclairage singulier (*Condamner à mort au Moyen Âge. Pratiques de la peine capitale en France XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, PUF, 2018).

### Comment situer Notre-Dame dans l'histoire de Paris et de la chrétienté ?

**Claude Gauvard** : Ce fut d'abord, en 1163, une cathédrale pour les clercs, c'est-à-dire de futurs théologiens en formation. L'enseignement dispensé par les pierres du bâtiment ne s'adressait donc pas au peuple mais à un public choisi, déjà instruit : les travaux, les vertus, les vices, le **Jugement dernier**...



L'Adam de Notre-Dame (Pierre de Montreuil ?), milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.  
Déplacé lors de la Révolution française, abrité au musée de Cluny depuis 1887.

Les évêques et les chanoines, qui avaient financé l'édifice, bénéficiaient d'un accès propre, par le portail sud, là où se trouve l'actuel évêché – refait en 1830. Au revers de la façade sud du transept, ils pouvaient

admirer l'**Adam** aujourd'hui exposé au musée de Cluny, originellement accompagné d'une Ève ayant disparu.

Les chanoines **se sont clôturés** dès que Notre-Dame a été envahie par le peuple, dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Les familles riches ont pour leur part institué des chapelles afin de se dissocier de la masse.

Nous étions alors dans la plus grande ville d'Occident : 250 000 habitants, tandis que Florence n'en comptait pas 100 000. Paris était une cité artisanale et presque industrielle. L'évêque avait des possessions aux Halles et ailleurs, en particulier des moulins, qui rapportaient des sommes considérables. Notre-Dame a été construite grâce aux effets d'une accumulation de capitaux, de même que l'île de la Cité a été prolongée, au chevet de la cathédrale, par une accumulation d'immondices et de pierres.

Notre-Dame de Paris est la première église pleinement gothique, alors qu'il y avait encore des éléments d'art roman à Saint-Denis, édifice érigé par Suger, non sans une certaine compétition.

**La coexistence entre les clercs et le peuple a-t-elle donné lieu à une division de l'espace à l'intérieur de la cathédrale ?**

C'était plutôt un va-et-vient : les chanoines menaient leurs offices liturgiques en toute tranquillité. Le peuple n'y avait pas accès et n'est d'abord venu que pour les prédications, avant d'investir la cathédrale qui devint sa chose. Le peuple déambulait, allait aux reliques. Les uns se livraient à la mendicité, les autres discutaient de contrats dans la nef...

**Comment voyait-on Notre-Dame au Moyen Âge ?**

Dans les deux sens du verbe : apercevoir et considérer, tant le regard sur ce joyau, dont Paris était si fier, ne pouvait être séparé de sa conception. La vision produisait alors du spirituel, bien que le parvis fût plus exigu, gagné par des habitations voire des bâtiments parasites – seulement dégagés à partir des travaux haussmanniens du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais au Moyen Âge, le spirituel et le profane s'entrecroisaient : des voleurs avaient coutume de subtiliser la bourse de pèlerins qu'ils subjuguèrent en

leur racontant les rois de Juda et d'Israël, ancêtres du Christ, représentés par la petite trentaine de statues sur la façade... Notre-Dame a toujours été humaine. D'une humanité donnant à réfléchir. Son programme, hérité de saint Augustin, visait un esprit de paix et de progrès, dans la mesure où tout homme est perfectible.



Le miracle de Théophile, portail nord, Notre-Dame de Paris...

En témoigne le thème du miracle de Théophile, développé par la statuaire du portail nord et repris par les vitraux : Théophile d'Adana, en Asie mineure (dans l'actuelle Turquie), avait vendu son âme au diable pour récupérer ses biens, avant de se repentir et de faire annuler le contrat satanique par la Vierge. Moralité : l'être humain a la possibilité, donc la liberté, de s'amender, de progresser, dans une forme de rationalité outrepasant la seule religion.

**Notre-Dame de Paris serait-elle, selon vous, une affaire trop importante pour la confier à la seule religion ?**

Cette cathédrale, je la porte dans mes tripes. Je ne suis pas croyante, mais je pouvais m'y recueillir. Le côté religieux y était malheureusement très accentué par une présentation intérieure vide de sens : les gens venaient de partout pour ne rien voir ! Seule comptait la célébration du culte, pour lequel j'ai du respect mais qui ne doit ni camoufler ni confisquer. **Viollet-le-Duc**, au XIX<sup>e</sup> siècle, avait une conception de la cathédrale idéale ouverte au peuple, qui pouvait se l'approprier. Elle lui était rendue. Elle nous appartient, à tous : tel est le message véhiculé par Victor Hugo.

Or il y eut ensuite une réappropriation trop importante par l'Église. Et depuis la fin du siècle dernier, par paresse et du fait des tiraillements entre les juridictions (l'État, la Ville, la Région et l'évêché), l'édifice n'était pas assez maintenu ni valorisé. Des files d'attente s'agglutinaient des heures. **La flèche**, au pied de laquelle je m'étais risquée voilà dix ans, était dans un état catastrophique. Et la fragilité des arcs-boutants du XIV<sup>e</sup> siècle laissait de marbre les autorités.

Quant à la toiture, elle avait été grillagée pour que les pierres, attaquées par le temps et la pollution, ne blessent personne dans leur chute toujours possible. Et je n'insiste pas sur la statuaire du transept nord, merveille due au ciseau de Pierre de Montreuil au XIII<sup>e</sup> siècle, victime des outrages du temps et devenue totalement noire dans l'indifférence générale.

Nous pouvons donc être agacés que les responsables de l'édifice n'aient pas compris qu'il était à ce point fragile. Nous pouvons peut-être même nous demander comment Notre-Dame n'a pas brûlé plus tôt. Reste que répéter à tout bout de champ ou d'ondes que « *le Moyen Âge est parti en fumée* » n'a pas grande justesse, tant les parties médiévales étaient invisibles ou supplantées.

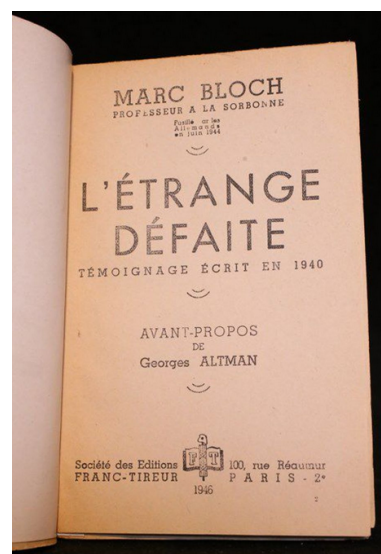
Relever Notre-Dame de Paris est possible. La Russie de Poutine, pour laquelle je n'ai pas de complaisance particulière, a reconstruit en moins de cinq ans la cathédrale du Saint-Sauveur dynamitée par Staline à Moscou en 1931. Certes, le bâtiment initial datait du XIX<sup>e</sup> siècle, il était plus petit que la cathédrale de Paris et il s'avère plus difficile de restaurer que d'ériger. Mais allez sur place : si l'on ne vous dit pas que c'est du neuf, vous n'y verrez que du feu...

\*\*\*\*\*

**Pascal Ory**, né en 1948, eut pour premier maître Jean Delumeau, trésor vivant (il a 95 ans) des études historiques françaises. Pascal Ory devint ensuite assistant, à l'université de Nanterre, d'un mandarin par excellence : le professeur René Rémond. Fils d'un journaliste longtemps pilier du quotidien *Ouest-France*, Pascal Ory s'avère un étonnant touche-à-tout à la bibliographie dévorante (de la collaboration des élites intellectuelles à la volupté des saintes, de l'anarchisme de droite au rayonnement d'Edgar Morin, de la gastronomie à Gosciny). Sa thèse portait sur la politique culturelle du Front populaire. Il est un pionnier – sinon l'inventeur – de l'histoire culturelle, c'est-à-dire une histoire sociale des représentations.

**Que vous inspirent ceux que l'incendie de Notre-Dame de Paris laisse froids ?**

**Pascal Ory** : Dans le concert des émotions et des commentaires, en France et plus encore à l'étranger, il me semble que les voix que vous évoquez étaient peu audibles, y compris parmi les responsables politiques. Elles sont restées confinées à la grande « *bouche d'ombre* » (toujours Victor Hugo...) des réseaux sociaux, ce qui était prévisible – et heureusement permis. En ce qui me concerne, historien mais aussi citoyen, je ne peux pas ne pas penser à Marc Bloch, médiéviste et résistant – j'ai enseigné un quart de siècle à la Sorbonne dans une salle qui porte son nom.



Cet homme de gauche – d'une gauche, au demeurant, modérée – écrivit sous le choc de la débâcle de 1940, dans *L'Étrange Défaite*, cette phrase balancée devenue fameuse : « *Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération.* » Bientôt quatre-vingts ans plus tard, sa récupération par l'extrême droite et la gêne manifestée par une partie de la gauche face à une telle citation montrent que Bloch avait tout compris, à savoir que ce « peuple », résultante d'une suite d'expériences historiques spécifiques, transformé en « nation » par la Révolution, est par là même héritier et comptable de la totalité de son destin.



La gauche radicale française est, dans son rapport à l'économie et à la culture, la fille aînée de l'Église catholique et, dans son rapport à l'État, la fille aînée de la monarchie moderne. Mais évidemment, elle n'acceptera jamais de le reconnaître...

### **Pour le coup, Notre-Dame de Paris serait-elle plus qu'une « simple » cathédrale ?**

C'est un monument religieux transformé par le mouvement moderne en monument du « peuple » – d'où la ligne droite qui va du Victor Hugo de 1832 au Charles de Gaulle de 1944. Le Sacré-Cœur reste enfermé dans une signification catholique d'« ordre moral ». On a oublié l'origine républicaine de la tour Eiffel – l'anti-Arc de triomphe –, pour n'y plus voir que la dimension ludique. On a également oublié – à mon grand regret – le Panthéon, temple de la culture républicaine : il renvoie une image brouillée qui, au reste, attire plus les touristes étrangers que les Français.

Notre-Dame synthétise mieux. Toutes les sociétés sans exception, des ZAD aux califats en passant par les États-nations, fabriquent en permanence du symbolique et, en particulier, des lieux de mémoire (« monuments »). Dans ce grand concours d'imaginaire, la France frappe par son centralisme géographique (le « **point zéro** ») et sa continuité historique. C'est ainsi. Les malcontents aboient, l'Histoire passe.

### **Vous évoquiez les touristes, ce qui ajoute un troisième étage à la fusée Notre-Dame...**

Oui, elle a capitalisé trois formes de transcendance : chrétienne, nationale et, aujourd'hui, de plus en plus, culturelle. On se méprend souvent sur la notion de « religion » : rien à voir avec le « lien », tout à voir avec le rituel. Il y a bel et bien aujourd'hui, se répandant de plus en plus à la surface de la planète, une religion culturelle. Ses « reliques » s'appellent « trésor de Toutankhamon ». Ses « pèlerinages » sont les foules qui piétinaient pour entrer à Notre-Dame.

Après tout, le premier – et jusqu'à présent, seul – État a-national de l'histoire de l'humanité, l'URSS, au nom significatif puisque mondialiste, s'est empressé d'ériger un mausolée on ne peut plus traditionnel

en l'honneur de son héros politique, Lénine... Nier ces tropismes récurrents vers l'émotion et vers la transcendance, c'est se condamner à mourir de soif dans un désert où ne poussent plus que les Grands Principes.

### **Quels principes adopter pour la reconstruction du monument : faut-il lui rendre sinon sa pureté, du moins son aspect médiéval, ou faut-il relever sa flèche datant de 1859 ?**

On ne peut plus imaginer Notre-Dame sans la flèche de Viollet-le-Duc : sa fin garantit sa résurrection. Cette cathédrale n'est plus un bâtiment « du Moyen Âge », à l'instar de tant d'autres, recomposés par les guerres, les accidents, les défaillances techniques. J'habite à l'ombre de la cathédrale de Chartres, qui a flambé quatre fois. La dernière, c'était en 1836, ce qui lui vaut depuis les années 1840 une superbe charpente métallique, façon capitaine Nemo, ignorée du public qui doit imaginer qu'elle est encore en bois.



Le Mont-Saint-Michel et sa flèche...

Le Parlement de Bretagne, à Rennes, que j'ai vu s'embraser en 1994, est désormais doté d'une charpente en béton. Tout ça s'appelle l'Histoire. Vous n'imaginez pas non plus le Mont-Saint-Michel sans sa flèche, qui date pourtant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ajoutée par un héritier de Viollet-le-Duc.

Notons que celui-ci, autodidacte, moderniste, laïque et sans doute franc-maçon, est loin d'être un conservateur. Il fut persécuté par l'Académie des beaux-arts de l'époque. Sa flèche de 1859, « inauthentique », s'est en définitive avérée plus pertinente que celle que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait démolie.

À quelque chose malheur est toujours bon. D'une part, on profite de ces accidents pour mieux restaurer – comme à Lunéville, à Nantes ou à Rennes. À Paris, hélas, on était si bien avancé qu'on commençait à

restaurer les restaurations de Viollet... D'autre part, l'émotion de la catastrophe suscite désormais, dans les sociétés modernes pétries de religion culturelle, une mobilisation sans précédent de la communauté concernée – locale, régionale, nationale ou, comme ici, internationale.

À Rennes, le « Palais de justice », honni jusque-là par les nationalistes bretons, qui avaient quelque raison d'y voir la marque du pouvoir central, a été retourné comme un gant en « Parlement » des libertés bretonnes. Et l'on a vu Alan Stivell et Gilles Servat présider un grand concert en faveur de la reconstruction d'un bâtiment soudain redécouvert et reconfiguré ; méconnaissable.

### **Que nous dit de nous, selon vous, le drame de Notre-Dame et ses suites qui s'esquissent ?**

J'y vois – c'est, chez moi, une vieille antienne – une preuve supplémentaire de ce que ce vieux pays catholique-étatique s'ouvre de plus en plus aux influences de la culture protestante-libérale. L'incendie n'était pas éteint que la Fondation nationale du patrimoine, instituée en 1996 sur le modèle du National Trust, créé un siècle plus tôt (1895) en Grande-Bretagne, montait au créneau.

Ce mouvement était aussitôt suivi d'une concurrence dans la générosité patrimoniale entre les mécènes François Pinault, qui offrait 100 millions d'euros, et Bernard Arnault, qui doublait la mise. La souscription publique évoquée par Emmanuel Macron s'inspire, de

même, d'un modèle classique du monde anglo-saxon, auquel la France, on le sait, se rallie petit à petit. Inimaginable voilà un demi-siècle, sous de Gaulle, où l'État était seul à la manœuvre.

À y regarder de plus près, la politique française des Monuments historiques offre un spectacle paradoxal : son fondateur est un libéral bon teint, en la personne de Guizot. Et pourtant, dès ses premiers pas, cette politique écorne le droit de propriété et accorde à l'État une position surplombante dont il n'est jamais vraiment descendu. Guizot, Mérimée, Viollet et les autres ont un regard très condescendant sur ce que nous appellerions la « société civile » – de leur temps traduite en curés ignares, nobles rétrogrades et bourgeois philistins. Or cette société civile, aujourd'hui, prend sa revanche.

Au reste, on ne peut exclure, dans cette affaire, une synthèse aux allures de cercle vertueux : une émulation, sous le regard de l'étranger, entre pouvoirs publics et intérêts privés. L'expertise technique, nous la maîtrisons depuis le XIX<sup>e</sup> siècle : la France est un modèle mondial en la matière. Tout sera donc une question d'argent – là non plus, ce n'est « pas très catholique »... La restauration durera cinq ans ou cinquante ans, selon les sommes allouées. Quoi qu'il en soit, une certitude : la cathédrale qui sortira de cette épreuve du feu ne sera ni plus ni moins « authentique » que la précédente. L'authenticité est un rêve paradisiaque, que les flammes réduisent périodiquement en cendres.

**Directeur de la publication :** Edwy Plenel

**Directeur éditorial :** François Bonnet

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doga, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel :** contact@mediapart.fr

**Téléphone :** + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie :** + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur :** la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.